

L'amour à mort

Dans une mise en scène-chorégraphie de Jean Liermier, arbitre du lointain et du silence, « *La vie que je t'ai donnée* », de Luigi Pirandello, est un spectacle hallucinant. Suspendus, les spectateurs, dans le vide de l'émotion et de l'illusion ! Suspendus et hagards devant tant de folie poétique dans le clair-obscur d'une « maison solitaire de la campagne » où la lumière toscane paraît sourdre d'une vie qui est passée. C'est Jean-Philippe Roy qui éclaire la demeure de Donn'Anna (Clotilde Mollet), lumière en subtiles dégradés, de cour à jardin, dans la belle scénographie, grise et bleutée, d'Yves Bernard. Le décor – mieux : le climat – est posé.

Retrouvons Donn'Anna dans la chambre d'à côté, la chambre de son fils qui est parti aimer Lucia (Sara Louis), ce fils que Donn'Anna a porté et qui, bien qu'absent, ne l'a jamais quittée. Ce fils, son enfant, le voici enfin de retour. Cela fait trois jours qu'il est rentré quand la mort s'en est saisi. Il repose maintenant dans sa chambre où rien n'a changé. Donn'Anna, qui vient de passer un moment avec lui. Elle n'a pas pleuré, elle est restée là, simplement, à genoux, avant de rejoindre sa sœur Fiorina (Hélène Alexandridis), Giovanni, le jardinier (Michel Cassagne) Elisabetta, la servante (Elena Noverraz) et Don Giorgio, le curé (Yann Pugin). Des ombres dans une nature morte. Elle seule est la vie que, par son jeu, Clotilde Mollet sublime avec une intensité enfantine qui irradie le plateau. Ce fils mort est son prisonnier. Captif, l'enfant à qui Donn'Anna a donné la vie et avec qui elle a tout partagé. Tout espéré. Tout imploré. Tout rêvé. Souvenirs d'enfance, premiers pas, quelques lettres – on dirait *textos*, aujourd'hui.

« *La vie que je t'ai donnée* », c'est l'amour à mort. Un mensonge qui reflète la vérité. Vertige et temps suspendus. Donn'Anna sait que tout le monde sait. Elle sait aussi que d'autres ne savent pas. Pas encore. Comme Lida (Stéphanie Schneider) et Flavio (David Casada), les enfants de Fiorina, Lucia, l'amante du fils et Francesca (Viviana Aliberti), la mère de Lucia. Un jour, ils sauront. Dans les premiers chants d'oiseaux de l'aube.

Mais que sauront-ils vraiment ? Et si Donn'Anna avait... raison ? « *Il y a quelque chose de plus fort que la mort, c'est la présence des absents, dans la mémoire des vivants.* » a écrit Jean d'Ormesson.

Tel est le trouble pirandellien, tel est le songe qui tangué à la manière d'un funambule entre deux mondes inventé par Jean Liermier. Une exceptionnelle direction d'acteurs et des comédiennes et comédiens tous remarquables. Tous inspirés. « *La vie que je t'ai donnée* » est un spectacle rare. Diaphane, aérien.

Le pas de la cigogne.

Patrick Ferla